

Robert Louis Stevenson

Les Porteurs de lanternes

Traduction de Marie Picard

Éditions Sillage

MMIX

Ce livre électronique est distribué
sous licence Creative Commons.



Pour plus de détails consulter les pages suivantes :
<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/deed.fr>
<http://editions.sillage.free.fr/livreelectronique.html>

Conception graphique : Laëtitia Loas

Éditions Sillage
90, rue Cambronne
75015 Paris

<http://www.editions-sillage.com>

The Lantern-Bearers parut pour la première fois dans le *Scribner's Magazine* en février 1888, avant d'être repris dans le volume *Across the plains* en 1892.

I

Chaque année, à l'automne, tous les garçons se retrouvaient dans un certain village de pêcheurs sur la côte est, où ils goûtaient avec délice aux plaisirs les plus exquis de l'existence. Cet endroit semblait avoir été créé tout exprès pour que de jeunes gens viennent s'y divertir. Une ou deux rues bordées de maisons, aux murs rouges pour la plupart, souvent recouvertes de tuiles ; quelques beaux arbres regroupés autour du presbytère et du cimetière, bordant la rue principale, ainsi transformée en une allée ombragée ; nombre de petits jardins fleuris extraordinairement colorés ; des filets qui séchaient, et les voix

grondeuses des femmes de pêcheurs dans les arrière-cours ; l'odeur du poisson et celle, si douce, des algues ; un souffle de vent chargé de sable qu'il déposait au coin des rues ; des boutiques avec des balles de golf et des sucettes dans des bocaux ; une autre boutique avec des « pickwicks » à un penny (ces merveilleux cigares) et le *London Journal*, cher à mon cœur pour ses illustrations étonnantes, ainsi que quelques romans dont j'aimais les titres évocateurs : c'était là, pour autant que ma mémoire soit fidèle, tout ce qui faisait le charme de ce village. Tout cela, il vous faut l'imaginer sur un promontoire dressé entre deux baies sablonneuses, au flanc duquel s'accrochaient quelques villas éparses, en nombre suffisant pour accueillir les garçons et, éventuellement, leurs parents, mais pas assez nombreuses (du moins pas encore) pour donner à l'ensemble un air cockney.

C'était un havre au milieu des rochers en surplomb : à l'avant un chapelet d'îlots gris, à gauche des dunes à l'infini et des vagues de sable, toute une étendue sauvage parsemée de terriers, peuplée de lapins bondissants et survolée par les mouettes, à droite un alignement de rochers escarpés faisant face à la mer en une succession de blocs déchiquetés, les ruines d'une ancienne et puissante forteresse posées au bord de l'un d'entre eux, en contrebas, des criques – tantôt paisibles, comme charmées par la lumière du soleil, tantôt sifflant sous le vent et hurlant sous la houle ; les antres et les dépressions abritées embaumant le thym et l'aurone, l'air au bord des falaises, vif, pur, chargé de fortes senteurs marines – et tout en avant Bass Rock incliné vers la mer comme un nageur hésitant, l'écume l'encerclant d'un anneau blanc, un vol d'oies de Soland s'enroulant autour de son sommet

comme un long panache de fumée scintillant. Du reste, cette partie de la côte, tout à fait singulière, était sacrée pour les pilleurs d'épaves ; l'œil s'imaginait toujours voir les couleurs du roi Jacques flottant sur le Bass, tandis que l'oreille percevait encore les fers des chevaux résonnant sous les voûtes du château de Tantallon, qui renvoyaient l'écho des ordres de Bell-the-Cat.

Rien ne venait gâcher vos journées quand vous étiez un garçon passant l'été dans cet endroit, si ce n'était l'embarras des plaisirs qui s'offraient à vous. Vous pouviez jouer au golf si vous le vouliez, mais j'avais mieux à faire, semble-t-il. Vous pouviez vous mettre à l'abri des regards dans la Promenade des Dames, petite allée sans soleil bordée de sureaux aussi verts que de l'herbe tant ils étaient couverts de mousse, dans cet endroit humide piqueté ici et là, du côté du ruisseau, de bâtisses

sans toits – les froides maisons des anachorètes. Afin de s'armer pour la vie, et tout spécialement en vue de devenir experts en l'art de fumer, il était même fréquent que les garçons se retrouvent là en secret ; et vous auriez dû voir comment un unique « pickwick » à un penny équitablement découpé en plusieurs tronçons avec un canif émoussé attirait la foule de ces apprentis dans cet étroit vallon. Vous auriez également pu prendre part à nos parties de pêche, au cours desquelles des nuées de petits pêcheurs, garçons et filles, perchés, serrés les uns contre les autres aussi étroitement que des oies d'Écosse, leurs gaules passant par-dessus la tête les uns des autres, leurs lignes toutes emmêlées, laissaient échapper les petits colins qu'ils prenaient, avec des criaillements de dépit – pareils à ceux des oies elles-mêmes. En fait, si l'histoire s'était arrêtée là, nous

aurions pu renouveler souvent l'expérience, mais bien que la pêche soit un agréable passe-temps, les petits colins ne peuvent pas réellement être considérés comme un mets délicat, et chacun des garçons mettait un point d'honneur à consommer le produit de sa pêche. Vous pouviez encore escalader le Law jusqu'à la mâchoire de baleine qui servait de point de repère au milieu des vents mugissants, d'où l'on pouvait observer la physionomie de nombreux comtés alentours et découvrir les cheminées et les flèches de plusieurs villes, ainsi que les voiles de bateaux lointains. On pouvait se baigner, soit pendant ces brèves périodes de beau temps que nous sommes bien obligés d'appeler notre été, soit quand le vent soufflait en bourrasques, que le sable fouettait votre peau nue, que vos vêtements étaient arrachés à la pierre qui les protégeait et précipités

vers une destination inconnue, quand l'écume des grands brisants vous jetait à l'eau, tête la première, avant même qu'elle n'ait mouillé vos genoux. Vous pouviez aussi explorer les rochers à marée basse, particulièrement aux grandes marées de printemps, quand le soubassement même des falaises était découvert ; je suivais mon chef d'un groupe à l'autre, explorant à l'aveuglette un enchevêtrement d'objets glissants, à la recherche d'épaves de bateaux, pataugeant dans des flaques avec l'espoir de capturer les créatures abominables de la mer, gardant toujours un œil tourné vers l'arrière, sur l'avancée de la marée qui menaçait de couper notre ligne de retraite. Enfin, vous pouviez jouer à Robinson Crusoë, ce qui signifiait manger en plein air d'une façon ou d'une autre : par exemple à l'abri d'une maison creusée au bord des dunes, faisant un feu avec tout

ce que la mer pouvait offrir pour y faire cuire des pommes – si tant est qu’il s’agissait vraiment de pommes, car je me dis parfois que le marchand devait nous jouer de vilains tours, en nous donnant des fruits de production locale et de piètre qualité que la simple proximité du feu transformait en un mélange de sable, de fumée et d’iode. Parfois nous poussions jusqu’au château de Tantallon, où l’on pouvait se repaître de sandwiches tout comme de visions du passé, dans la cour herbeuse, tandis que le vent bruissait dans les tourelles en ruine ; ou nous grimpons le long de la côte et mangions des merises (les plus infâmes, me faut-il croire, de toute la chrétienté) cueillies sur un merisier aventureux qui avait pris racine sous une falaise, où il était malmené par les rafales du vent d’est et s’argentait de sel après chaque tempête ; il poussait là, semblant si étranger à cette

nature désolée que manger ses fruits était en soi une aventure.

Certains souvenirs sinistres se mêlent à beaucoup d'autres, plus heureux. Il y eut cette femme de pêcheur qui s'était tranché la gorge à Canty Bay ; je me souviens avoir couru avec les autres enfants jusqu'au sommet du Quadrant, pour découvrir une troupe silencieuse escortant une carriole, et sur la carriole, attachée sur une chaise, le cou entouré de bandages, des bandages tout ensanglantés – spectacle horrible ! – la femme elle-même, qui à partir de cet instant ne cessa de hanter mes pensées, et continue aujourd'hui, lorsque je me remémore la scène, d'assombrir la journée. On la mit dans l'ancienne petite prison de la rue principale mais qu'elle y soit morte ou non, ayant compris qu'il faut toujours redouter le pire, je ne me suis jamais soucié de le savoir. Cette femme buvait, c'était une pitoyable

tragédie, comme il y en a tant. Il me semble étrange et injuste qu'après toutes ces années, cette pauvre pécheresse sans toute sa raison soit encore, dans le recueil de mes souvenirs, clouée au pilori sur sa carriole. Je ne suis pas prêt d'oublier non plus comment dans une certaine maison du Quadrant un visiteur mourut et une vieille femme noireude continua à vivre seule avec le cadavre, ni comment cette vieille femme conçut de la haine pour moi et mon cousin : un jour, au moment redoutable où vient le crépuscule, tandis que nous escaladions le mur du jardin, elle ouvrit une des fenêtres de cette maison funèbre pour nous accabler de ses malédictions d'une voix stridente et avec une grande vigueur de langage. Ce furent deux gamins livides qui dévalèrent la ruelle à toutes jambes, fuyant loin du théâtre de ce mémorable épisode ! Par contre, c'est avec un sentiment beaucoup

plus complexe, de peur et d'exaltation mêlées, que je me souviens du tourbillon des tempêtes d'équinoxe : le vent qui hurlait en bourrasques, la pluie qui burinait soudain le paysage, les barques avec leurs voiles repliées filant vers l'entrée du port, là où se trouvait le danger, car il devenait difficile d'y accéder dès que le vent se mettait à l'est ; les femmes rassemblées au musoir, le vent soufflant dans leurs châles, pour voir (si le sort était contre elles) la barque de leur mari et de leurs fils, toute leur richesse et toute leur famille, engloutie sous leurs yeux ; et (je l'ai vu plus d'une fois) un groupe de voisines ramenant de force une malheureuse à la maison tandis qu'elle hurlait et se débattait au milieu d'elles, silhouette à peine humaine, ménade tragique.

Il y a des choses dont je me souviens avec intérêt ; mais ce qui demeure le plus présent dans ma mémoire, je me suis interdit

jusque-là d'en parler. C'était un jeu propre à cet endroit et qui n'occupait en fait qu'une semaine environ de nos deux mois de vacances. Peut-être est-il encore très populaire là où il a vu le jour, car les enfants et leurs jeux obéissent à des forces cycliques selon une logique qui échappe à l'homme, qui fait que les toupies et les billes réapparaissent quand elles le doivent, avec la même régularité que le soleil et la lune, tandis que l'innocent jeu d'osselets a vu la chute de l'Empire romain ainsi que la naissance des États-Unis. Ce jeu-là est peut-être encore populaire là où il a vu le jour, mais nulle part ailleurs, j'en suis sûr, car j'ai essayé moi-même de l'introduire sur les rives de la Tweed et j'ai échoué lamentablement ; son charme ne s'exerce qu'à l'endroit où il est né, comme un vin de pays qu'on ne peut exporter.

Voici à peu près ce dont il s'agissait.

Vers la fin septembre, quand la rentrée des classes approchait et que les nuits commençaient à se faire noires, nous surgissions de nos villas respectives, équipés chacun d'une lanterne sourde en fer blanc. La chose était si bien connue que le commerce britannique avait trouvé là un filon, et le moment venu, les épiciers se mettaient à garnir leurs vitrines du modèle d'éclairage que nous avions choisi. Nous portions nos lanternes à la taille, solidement attachées à une ceinture de cricket, recouvertes, comme le voulait la stricte règle du jeu, de notre pardessus boutonné du haut en bas. Elles dégageaient une odeur immonde de fer blanc cloqué ; elles ne fonctionnaient jamais correctement mais nous brûlaient systématiquement les doigts ; elles étaient tout à fait inutiles, le plaisir qu'elles procuraient était purement imaginaire, et pourtant un garçon avec une

lanterne sourde sous son pardessus avait tout ce qu'il pouvait désirer. Les pêcheurs avaient des lanternes dans leurs barques et c'est en les voyant, je pense, que cette idée nous était venue ; mais les leurs n'étaient pas des lanternes sourdes et jamais nous n'avons joué à être des pêcheurs. La police en portait à la ceinture et il est évident que nous voulions faire pareil. Pourtant nous ne jouions pas non plus à être des policiers. L'image de cambrioleurs, il est vrai, avait pu nous habiter et nos regards étaient sans doute tournés vers le passé, où les lanternes étaient beaucoup plus utilisées ; nous nous rappelions certaines histoires dans les livres où nous en avons rencontré beaucoup. Mais somme toute le plaisir que nos lanternes nous procuraient était le plus important, et le fait d'en avoir une sous notre pardessus suffisait à nous rendre heureux.

Quand deux de ces jeunes benêts se rencontraient la question fusait, pressante : « As-tu ta lanterne ? » suivie d'un « Oui ! » plein de satisfaction. C'était là le rituel, indispensable : il était de règle de tenir caché ce qui faisait notre fierté, et il n'y avait pas moyen d'identifier un porteur de lanterne, si ça n'était (comme le putois) à l'odeur. Il arrivait que quatre ou cinq d'entre eux grimpent dans le ventre d'un lougre fait pour dix hommes, avec rien d'autre que le banc de nage au-dessus d'eux, car la cabine était la plupart du temps fermée, ou qu'ils jettent leur dévolu sur un abri au-dessous des dunes, où le vent pouvait bien siffler sur leurs têtes. Là, les pardessus s'ouvraient, révélant les lanternes ; et à la faible lueur des petits damiers qu'elles dessinaient, sous la gigantesque voûte où s'engouffrait le vent de la nuit, réconfortés par les riches vapeurs

qu'exhalait le fer-blanc brûlé, ces heureux garçons se tenaient blottis les uns contre les autres, accroupis dans le sable froid des dunes ou dans la coque écaillée d'une barque de pêcheur, prenant grand plaisir aux propos fort peu convenables qu'ils tenaient. Malheur à moi si je n'en donne pas quelques exemples – cela tournait autour de ce qu'ils attendaient de la vie, ou des questions profondes qu'ils se posaient sur ce qu'il y a de plus essentiel chez l'homme et dans la nature : ces discours étaient si enflammés, si innocents, si merveilleusement sots et si passionnément puérils ! Ces conversations n'étaient de toute façon qu'un à-côté et ces rencontres de simples accidents dans la carrière d'un porteur de lanterne. Le bonheur suprême était de marcher seul au cœur de la nuit, le volet de la lanterne refermé, le pardessus boutonné, sans un rayon de lumière qui

s'échappe, ni pour guider nos pas ni pour signaler l'objet de notre fierté ; sans être autre chose qu'une petite colonne de ténèbres dans le noir de la nuit, sachant, au plus secret de notre cœur, que nous avons à la ceinture une lanterne sourde, et pour cela exultant et chantant tout au long du chemin.

II

On dit que dans le sein de l'homme le plus ordinaire un poète est mort jeune. Mais il est peut-être plus juste d'affirmer que ce barde (même s'il ne fait pas partie des grands) survit dans presque tous les cas et qu'il est le sel de la vie de celui qui l'abrite. Jamais justice n'est rendue aux multiples ressources et à la fraîcheur méconnue de l'imagination de l'homme. Vue de l'extérieur, sa vie peut sembler n'être qu'un grossier amas de boue ; mais il y a toujours quelque chambre tapissée d'or au cœur de la fange, et c'est là qu'il trouve son bonheur ; aussi sombre que son chemin puisse paraître à qui l'observe du

dehors, il porte toujours une sorte de lanterne sourde à sa ceinture.

Il serait bien difficile d'imaginer une vie plus morne que celle de Dancer, l'avare, tel qu'il apparaît à travers les « Rapports d'enquêtes de l'Old Bailey », victime des persécutions les plus sordides, souffre-douleur du voisinage, trahi par son domestique, sa maison prise pour cible par des écoliers espiègles, et lui-même grondant, fulminant et s'en remettant en vain à la justice pour punir les vexations qui lui étaient infligées. Au premier abord on peut s'étonner que quiconque accepte de continuer à vivre une existence aussi dépourvue de charme et de dignité ; on se dit ensuite qu'il aurait pu en décider autrement, qu'il aurait pu cesser d'être avare pour s'affranchir d'un coup de toutes ces épreuves, se construire un château et se faire escorter par tout un escadron. Accordant pour d'obscurcs raisons

plus de prix à des joies que nous ne sommes pas en mesure d'apprécier et que nous devrions peut-être lui envier, cet homme avait délibérément renoncé au confort et à la considération d'autrui. « Son esprit lui était un royaume » ; et en explorant cet esprit, qui semble à première vue n'être qu'un tas de poussière, on est en effet certain d'extraire quelque précieux joyau. Dancer devait aimer le pouvoir, tout en dédaignant de s'en servir, et cela est noble en soi ; il devait mépriser bon nombre de plaisirs, voilà l'essentiel de ce qu'il est convenu d'appeler la sagesse ; il devait faire fi de l'inexorable issue, une des plus belles choses dont l'espèce humaine est capable ; il devait se moquer de l'opinion d'autrui, autre facette de la vertu ; et derrière tout cela, tout comme vous et moi, il avait une conscience qui pouvait gémir comme un petit chien, tromper les autres

comme un escroc, mais qui (dans l'ensemble) faisait de lui un homme à peu près comme les autres. Ce pourrait être le portrait d'un homme à qui Hawthorne aurait su faire justice. Et pourtant non, Hawthorne pas plus qu'un autre, car c'était un homme d'un tempérament doux et il n'avait pas en lui de quoi donner vie à cet avare dont le cœur s'emballait, toujours agité d'un enthousiasme débordant, ses grands bras animés d'une immense ambition qui s'agrippaient à je ne sais quoi : insatiable, fou, un dieu remuant un borbier. Ainsi, lorsqu'on regarde dans le cœur de l'avare et qu'on le sonde avec attention, on découvre le poète dans toute la force de son génie, animé, il faut l'avouer, de plus d'ardeur créatrice qu'il n'en faut pour écrire une épopée, et en suivant cet homme ladre jusqu'à son âtre refroidi, en le voyant évoluer dans sa maison sans confort, on est

surpris de voir en lui un immense embrasement de joie. Il en va de même pour d'autres qui ne se nourrissent pas seulement de pain, mais qui puisent leur force de vivre dans les plaisirs qui leur sont chers, aussi extravagants qu'ils puissent être ; vus de l'extérieur, ils semblent occupés à vendre de la viande, mais il y a peut-être en eux un Shakespeare, un Napoléon ou encore un Beethoven ; ils n'ont pas la moindre qualité pour racheter leurs défauts dans la vie active, pourtant ce sont peut-être des contemplatifs qui trônent avec les saints. Nous les rencontrons dans la rue et nous pouvons compter les boutons de leurs habits, mais Dieu seul sait de quoi ils peuvent s'enorgueillir, Dieu seul sait là où ils cachent leur trésor !

Il est une légende qui touche de très près au sens profond de la vie : c'est la légende du moine qui traversait un bois, y entendit un oiseau se mettre à chanter,

l'écoula le temps d'un trille ou deux et se retrouva à son retour comme un étranger aux portes de son couvent, car il était parti depuis cinquante ans et de tous ses compagnons un seul restait qui pouvait le reconnaître. Ce n'est pas seulement dans les bois qu'on peut écouter cet enchanteur, bien que ce soit peut-être le lieu où il est né. Il chante dans les endroits les plus tristes. L'avare l'entend, rit de plaisir et ses journées passent comme un instant. Avec pour tout accessoire une lanterne malodorante je l'ai convoqué sur une dune désolée. Tout être humain qui ne vit pas en obéissant simplement à ses instincts est guidé par deux fils : il est à la recherche de l'oiseau et il veut l'entendre. Et c'est précisément pourquoi il est presque impossible de dire ce que vaut une vie, c'est pourquoi nos joies sont si difficiles à communiquer. La seule expérience, le seul souvenir de ces

heures de bonheur où nous avons entendu l'oiseau chanter pour nous, suffisent à nous remplir d'étonnement lorsque nous feuilletons les œuvres des écrivains réalistes. Nous y trouvons sans nul doute une description de la vie dans la mesure où elle est faite de boue et de ferraille, de désirs superficiels et de peurs ridicules, de tout ce que nous avons honte de nous rappeler et qu'il nous est bien égal d'oublier ; mais de la note de ce rossignol qui engloutit le temps, il n'est pas question.

Le cas de ces romanciers est très étrange. Ils ont été des enfants et des jeunes gens ; ils se sont attardés sous la fenêtre de leur bien-aimée qui était probablement en train d'écrire à un autre ; ils se sont retrouvés assis devant une feuille de papier avec le sentiment d'être emplis de poésie mais incapables d'écrire une ligne ; ils ont marché seuls dans les bois, ils ont

marché dans des villes aux innombrables lumières, ils ont connu la haine, ils ont connu la peur, ils ont eu envie de poignarder un homme, et l'ont peut-être fait ; le goût âcre de la vie leur a piqué la gorge. Et quand bien même vous leur refuseriez tout le reste, il y a au moins un plaisir qu'ils ont connu dans toute sa plénitude – leurs livres sont là pour en attester – le plaisir intense de la création littéraire. Par conséquent, ils inondent la terre de livres dont l'intelligence m'inspire une admiration teintée de désespoir. S'y mêle la colère de les voir donner constamment une vision erronée de ce que je me plais à appeler l'existence. Si je n'avais rien de mieux à espérer que de continuer à patauger dans ces petites histoires minables, assommantes, dans lesquelles ils plongent leurs héros, et à m'émouvoir des attentes et des peurs dérisoires qui les habitent, j'affirme

que je mourrais sur-le-champ. Mais je n'ai pas encore connu de ma vie une seule heure aussi morne, et si je devais passer un moment dans une gare de raccordement mon esprit serait peuplé de pensées diverses, je pourrais recenser quelques menus souvenirs, auprès desquels l'une de ces œuvres romanesques toute entière ferait bien piètre figure.

Ces écrivains me rétorqueraient (si je ne trahis pas leur pensée) que tout cela est très vrai ; qu'il en est de même pour eux et les autres personnes douées (comme ils disent) d'un tempérament artistique ; qu'en cela nous sommes exceptionnels et devrions apparemment avoir honte ; mais que nos œuvres doivent traiter exclusivement de (ce qu'ils appellent) l'homme ordinaire, qui est quelqu'un de prodigieusement ennuyeux, accessible uniquement aux considérations les plus futiles. Soit. Nous ne connaissons

les autres qu'à travers nous-mêmes. Avoir un tempérament artistique (maudite soit cette expression) ne nous rend pas différents des autres, sans quoi nous serions incapables d'écrire des romans ; l'homme ordinaire (la peste soit de ce mot) est absolument comme vous et moi, sinon ce ne serait pas un homme ordinaire. C'est Whitman qui a donné à cette pensée un tour presque sacré, mais Whitman savait très bien, et l'a montré avec beaucoup de noblesse, que l'homme ordinaire déborde de joie et d'une poésie bien à lui. Cet étrange discours sur l'ennui de vivre et la petitesse de la nature humaine est un aveu flagrant d'incompétence ; on peut l'entendre de deux façons : c'est le cri de l'aveugle, JE NE VOIS PAS, ou la plainte de celui qui ne peut pas parler, JE NE SAIS RIEN EXPRIMER. Décrire une vie sans joie, c'est prouver que l'on n'a pas compris ce que

c'est que vivre. Faire le portrait d'un homme dénué de toute poésie – voilà qui rejoint ce que je dis, car cela montre que c'est l'écrivain lui-même qui en manque, peut-être. Ne voir en Dancer qu'un vieil homme sale, à l'esprit étriqué, laissant éclater sa rage impuissante, dans une maison crasseuse, assailli par des gamins d'Harrow et probablement harcelé par de petits avocats, c'est se montrer aussi fin observateur que... les gamins d'Harrow. Mais ces jeunes garçons (avec une modestie plus appropriée) se contentaient de tirer Dancer par les basques ; ils n'avaient pas la prétention d'avoir compris son secret ou de pouvoir le mettre vivant dans un livre : c'est en voulant le faire que je me serais trompé. Supposons que dans cette même œuvre romanesque – je continue à appeler ces livres des œuvres romanesques, dans l'espoir de blesser leurs auteurs – supposons

que dans cette même œuvre romanesque, qui commence maintenant à prendre vraiment forme, je ne parle plus de Dancer, mais me mette à suivre les gamins d'Harrow ; supposons que je tombe sur une histoire comme celle de mes porteurs de lanternes dans les dunes, que je décrive ces gamins gelés, cinglés par des rafales de pluie, dans un décor maussade, tout cela étant vrai, et que je rapporte leurs propos, niais et obscènes, ce qu'ils étaient certainement. Je pourrais à partir de ces quelques éléments, si j'avais le génie de Zola, produire, en une page ou deux, un joyau de l'art littéraire, peindre la lumière des lanternes avec la touche d'un maître et souligner leur impudeur d'une main amoureuse. Mais au bout du compte, c'est un chef-d'œuvre inconsistant et fade que j'aurais créé ! Je serais complètement passé à côté de l'essentiel et j'aurais tout à fait trahi

ces garçons ! À l'oreille de la sténographe, les mots auraient semblé niais et obscènes ; mais demandez aux garçons eux-mêmes et vous apprendrez qu'ils discutent (comme il est tout à fait normal qu'ils le fassent) de ce que la vie peut leur réserver. Vu par un observateur extérieur, ils sont mouillés, ils ont froid, et tout autour d'eux est triste, mais posez-leur des questions et vous verrez qu'ils goûtent les délices de plaisirs mystérieux, dont l'origine est une lanterne puante.

III

Encore une fois, la source où un homme trouve sa joie est souvent difficile à retrouver. Elle dépend parfois d'un simple objet, comme une lanterne ; elle peut se cacher, comme pour Dancer, dans les mystères de sa vie intérieure ; elle peut être compatible avec des échecs répétés et grandir à la faveur d'une quête perpétuelle. Elle est si peu liée aux événements (ceux décrits par l'observateur qui gribouille dans son carnet) qu'elle peut même leur être complètement étrangère ; et la vraie vie d'un homme, celle pour laquelle il consent à être au monde, réside toute entière dans le champ de l'imaginaire. Le pasteur, quand il

n'a plus rien à faire, peut gagner des batailles, le fermier peut voguer sur la mer, le banquier glaner des lauriers dans le domaine des arts : tous vivent une autre vie, font un autre métier que celui qu'ils ont choisi ; de même le maçon du poète qui, après tout, vit dans un écrin de pierres :

*By his fireside, as impotent fancy prompts,
Rebuilds it to his liking.*¹

Dans un tel cas, la poésie vit sous les apparences. L'observateur (pauvre homme, avec ses documents !) est dans un autre

1. « Au coin de son feu, où parle l'imagination impuissante, / Il reconstruit sa maison selon son cœur. » Citation approximative extraite du poème *Cambridge and the Alps*, de William Wordsworth (in *The Prelude*, Livre VI).

monde. S'il se contente de regarder l'homme, il ne peut que s'attendre à être trompé. Il verra le tronc d'où il tire sa nourriture, mais l'homme lui-même est au-dessus, et bien loin, dans le dôme vert du feuillage, bercé par les vents et partageant le nid du rossignol. Le véritable réalisme serait celui du poète qui grimperait jusqu'à lui comme un écureuil, pour apercevoir le royaume céleste dans lequel il vit.

Le véritable réalisme, toujours et partout, est celui des poètes qui savent où la joie prend sa source et lui prêtent une voix bien au-delà du chant.

Si l'on ne voit pas où est la joie, on ne voit rien du tout. C'est dans la joie de l'acteur que se trouve le sens de l'action. C'est ce qui l'explique et qui la justifie. Pour celui qui ne connaît pas le secret des lanternes, la scène dans les dunes n'a aucun sens. Et c'est de là que vient ce

sentiment d'irréalité qui a quelque chose d'obsédant et de vraiment morbide dans les écrits réalistes. De là, quand nous lisons les écrivains réalistes anglais, l'incrédulité avec laquelle nous observons l'équanimité du héros face à la morosité qui submerge son quotidien, sa patience avec l'amoureuse qui ne veut pas de lui, sa constance devant les bavardages des péronnelles et le courage avec lequel il supporte toute une existence informe et désolée au lieu de chercher une consolation dans la boisson ou les voyages loin de son pays. De là, chez les Français, dans cette halle aux viandes pleine de la sensualité de personnages d'âge mûr, la surprise mêlée de dégoût avec laquelle nous voyons le héros, sans même véritablement céder à une quelconque tentation, dériver vers toutes sortes de débauches et de comportements déshonorants. À chaque fois, nous

cherchons en vain la poésie personnelle, l'atmosphère merveilleuse, l'arc-en-ciel de l'imaginaire qui enveloppe ce qui est nu et semble ennoblir ce qui est vil ; à chaque fois, nous voyons la vie retomber comme une pâte mal levée au lieu de s'envoler comme un ballon dans les couleurs du soleil couchant ; à chaque fois tout est vrai et tout est inconcevable car aucun homme ne vit dans la vérité du monde extérieur parmi les sels et les acides, mais dans la chambre fantasmagorique de son cerveau, là où les fenêtres sont peintes et les murs historiés.

De cette erreur, il nous a récemment été donné un exemple par un homme d'ordinaire beaucoup plus avisé – c'est Tolstoï dans *La Puissance des ténèbres*. Voici une œuvre pleine de force et de vérité où rien cependant n'est vrai. En effet, avant que Nikita n'en arrive à une situation

désespérée, il a connu la tentation, et les tentations ont quelque chose de beau, sous certains côtés du moins ; une œuvre qui insiste sur la laideur du crime et ne suggère pas qu'il puisse y avoir quelque beauté dans la tentation, commet un péché contre l'humilité et, même quand elle est écrite par un Tolstoï, sombre dans le mélodrame. Les paysans n'ont pas été compris ; ils voyaient leur vie sous des couleurs beaucoup plus belles ; même la jeune sourde était enveloppée de poésie aux yeux de Nikita, il n'aurait jamais chuté sans cela. Ainsi, une fois de plus, même une tragédie sortie des archives de l'Old Bailey, si elle n'est parée de l'éclat de la poésie et du rayonnement de la vie, devient une histoire inconcevable et se range au niveau du conte de fées.

IV

Dans les ouvrages plus nobles, nous sommes touchés par ce qui ressemble aux émotions de la vie, et ces émotions ont des sources diverses. Nous sommes touchés de voir Levine travailler dans un champ, nous sommes saisis lorsqu'André ploie sous une émotion trop forte, quand Richard Feverel et Lucy se rencontrent près de la rivière, quand Antoine « sans lâcheté, remet son casque », quand Kent éprouve une pitié infinie pour le vieux Lear qui se meurt, quand le héros des *Humiliés et offensés* de Dostoïevski, résigné, boit jusqu'à la lie la coupe de la souffrance et de la vertu. C'est là une musique qui plaît au grand cœur de

l'homme. Non seulement l'amour et les champs, et le visage éclatant du danger, mais aussi le sacrifice, la mort et la souffrance injuste patiemment supportée, tout cela touche notre sens poétique. Nous aimons y penser, nous rêvons d'être mis à l'épreuve, nous espérons humblement nous conduire nous aussi en héros.

Nous avons peut-être assez entendu de choses insignifiantes. Voici la porte qui s'ouvre sur l'air libre. *Itur in antiquam silvam.*¹

1. « Il est allé dans l'antique forêt. » Virgile, *Énéide*, VI, 179.

Robert Louis Stevenson naît à Edimbourg le 13 décembre 1850. Après une scolarité souvent interrompue par la maladie, il s'inscrit à l'université d'Edimbourg, où il mène une vie de bohème qui scandalise sa famille. Il commence à publier articles et nouvelles en 1874, dans le *Cornhill Magazine*. Il voyage en France, conservant un train de vie qui finira par le faire chasser de la maison paternelle en 1876. La même année il fait la connaissance de Fanny Osbourne, artiste séparée de son mari, mère de trois enfants, âgée de treize ans de plus que lui ; ils deviennent amants.

Durant trois ans, Stevenson écrit (en particulier les premières nouvelles des *Nouvelles Mille et Une Nuits*) et continue de parcourir la France. À l'été 1879, il décide, contre l'avis de ses proches, de rejoindre Fanny en Californie. Il l'y épouse et ne rentre en Europe qu'en 1881. Il publie le recueil d'essais *Virginibus puerisque* et

commence la rédaction de *L'Île au Trésor*, qui paraîtra avec grand succès en 1883. Il s'installe ensuite à Bournemouth avec Fanny et rencontre Henry James, avec qui il correspondra longtemps. L'année 1886 voit la parution du *Cas étrange du Docteur Jekyll et de Mr Hyde* ainsi que de *Enlevé !* L'écrivain quitte définitivement l'Europe quelques mois plus tard.

Après avoir débarqué à New York, il traverse les États-Unis et part de San Francisco pour un long voyage dans le Pacifique. Il achève *Le Maître de Ballantrae* à Honolulu en 1889. En décembre de la même année, il achète aux Samoa un terrain où il fait construire une résidence. Victime de son très mauvais état de santé, il ne peut s'y installer qu'en 1890.

Commence une période d'intense travail, qui aboutit à la publication en 1892 du *Trafiquant d'épaves*, écrit en collaboration avec le fils de Fanny, Lloyd Osbourne, et de *Catriona* en 1893. Il meurt le 3 décembre 1894, laissant inachevé le manuscrit de *L'Héritier d'Hermiston*.

Chez le même éditeur

Charles Asselineau, *L'Enfer du bibliophile*

André Baillon, *Le Perce-oreille du Luxembourg*

Charles Baudelaire, *De l'essence du rire*

Ambrose Bierce, *Le Club des parenticides*

Vicente Blasco Ibáñez, *Arènes sanglantes*

Camillo Boito, *Senso*

Jacques Cazotte, *Les Mille et Une Fadaises*

Joseph Conrad, *Des souvenirs*

Joseph Conrad, *Le Miroir de la mer*

Paul-Louis Courier, *Lettre à Messieurs de*

l'Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres

Stephen Crane, *Le Bateau ouvert*

Stephen Crane, *La Conquête du courage*

Eugène Dabit, *Un mort tout neuf*

Joseph von Eichendorff, *La Statue de marbre*

Hanns Heinz Ewers, *Tannhäuser crucifié*

Ricardo Güiraldes, *Don Segundo Sombra*

Thomas Hardy, *Le Maire de Casterbridge*

Nathaniel Hawthorne, *L'Expérience du docteur*

Heidegger

E. T. A. Hoffmann, *Le Choix d'une fiancée*

Joris-Karl Huysmans, *En ménage*

Henry James, *L'Élève*

Yasunari Kawabata, *Nuée d'oiseaux blanc*

Rudyard Kipling, *Le Perturbateur du trafic*

Rudyard Kipling, *Simplex contes des collines*

Valery Larbaud, *Allen*

Pierre Mac Orlan, *Le Rire jaune et autres textes*

Herman Melville, *Le Grand Escroc*

Veijo Meri, *Une histoire de corde*

Gérard de Nerval, *Le Roi de Bicêtre*

Francisco de Quevedo, *El Buscón*

Jules Renard, *L'Écornifleur*

M. E. Saltykov-Chtchédrine, *Les Golovlev*

Lucien de Samosate, *L'Ignorant Bibliomane*

Scarron, *Le Châtiment de l'avarice*

Victor Segalen, *Un grand fleuve*

Robert Louis Stevenson, *Aes Triplex*

Robert Louis Stevenson, *Mendiants*

Ivan Tourguéniev, *Dimitri Roudine*

Ivan Tourguéniev, *Fumée*

B. Traven, *Le Trésor de la Sierra Madre*

Ramón del Valle-Inclán, *La Guerre carliste*